

*Pierre Hadot*  
*in memoriam*

## Remerciements

Le présent travail a vu le jour pour répondre au souhait formulé, il y a bien longtemps déjà, par M. le professeur Pierre Hadot<sup>†</sup>. De fait, outre que August Boeckh, le plus universaliste des philologues de son temps, considérait ses leçons sur *l'Encyclopédie et la méthodologie des sciences philologiques* comme « son travail scientifique le plus personnel et le plus conséquent », son œuvre posthume, publiée en 1877 par l'un de ses disciples, E. Bratuscheck, n'a absolument rien perdu de son actualité, se présentant, ainsi que le fit observer à juste titre F. Heerdeggen dans sa recension (p. 3), comme un appel, dans le domaine de la philologie classique, à éviter deux écueils, à savoir, d'une part, « celui d'un spécialisme pratique exclusif, lequel connaît, plutôt qu'une répartition, seulement une division de la totalité du travail philologique », et, d'autre part, « celui d'un formalisme méthodique exclusif notamment critique, lequel est tenté de faire de l'application méthodique de la critique ou de la comparaison la fin ultime de l'activité philologique ».

Et F. Heerdeggen d'étayer son observation en citant quelques assertions extraites de l'ouvrage de A. Boeckh (édition allemande, p. 306) : « L'effort principal du travail philologique doit porter sur un domaine de recherche particulier ; dans toutes les branches particulières de la science philologique, il reste encore énormément à faire, si nous ne voulons pas nous arrêter à mi-chemin. Mais [...] l'étude de l'Antiquité s'est démesurément fragmentée. Il manque à la plupart des philologues des idées générales, une vue d'ensemble ; tout est morcelé dans leur esprit ; voilà pourquoi ils n'ont ni une idée de l'étendue de la science de l'Antiquité ni une vue plus profonde de son essence, mais ne connaissent que des détails, dans lesquels se perd leur réflexion [...]. Il n'est donc pas surprenant dans ces conditions que la science de l'Antiquité ait perdu de son influence [...]. Mais cette science ne suivra une orientation idéale que lorsque chaque chercheur, malgré la nécessaire répartition du travail, aura présente à l'esprit, en tant que fil conducteur, l'idée de la doctrine de l'Antiquité dans son ensemble [...]. La caractéristique de l'Antiquité, la saisie de son esprit selon toutes ses relations, la subsomption de tous les faits singuliers à l'unité de son caractère et la vision de ce dernier dans tous ses détails sont la visée suprême à laquelle doit tendre la science de l'Antiquité, à laquelle chaque philologue doit aspirer, s'il veut s'élever au rang de la science qu'il étudie. »

Or, ce fut bien là le dessein de Pierre Hadot, dessein qu'il lui fut donné de réaliser magistralement dans son œuvre. C'est pourquoi il nous paraît tout naturel de rendre hommage à l'éminent philologue qu'il fut, en lui dédiant, à titre posthume, ce travail appelé de tous ses vœux, soulignons-le encore, et puis, c'est là notre manière également d'exprimer notre immense et profonde gratitude pour son précieux « compagnonnage » qui aura duré près de trente ans.

Marie-Dominique Richard  
(Tübingen, septembre 2011)

## Avertissement

Nous aimerions indiquer dans cet avertissement au lecteur qu'une fois notre traduction achevée nous nous sommes rendu compte de ce qu'il existait une remarquable traduction italienne, réalisée par les soins de Rita Masullo, publiée à Naples en 1987 et rééditée en 1991 (Guida editori) sous la direction d'Antonio Garzya : August Boeckh, *La filologia come scienza storica. Enciclopedia e metodologia delle scienze filologiche*.

Nous avons donc jugé utile de nous livrer à une confrontation de nos traductions respectives, et nous avons, par là même, fait bénéficier la nôtre de précieuses suggestions.

Nous avons également suivi cette édition italienne pour les ajouts d'indications bibliographiques et d'annotations (indiqués entre crochets).

Marie-Dominique Richard

## Introduction<sup>1</sup>

### I. Le contexte historico-scientifique<sup>2</sup> :

L'année 1785, l'année de naissance de August Boeckh, se situe à l'aube de grands changements : ainsi, l'Europe est à la veille de la Révolution française, Frédéric le Grand conclut une alliance (le *deutscher Fürstenbund*) avec les princes Électeurs de Saxe et de Hanovre, afin d'empêcher la tentative des Habsbourg d'échanger la Bavière contre les Pays-Bas autrichiens ; la première machine à vapeur est opérationnelle en Prusse, le canal de la Manche est survolé en ballon libre, et, en Angleterre, est fondé le *Times*. Wolfgang Amadeus Mozart, alors âgé de vingt-neuf ans, travaille à son opéra intitulé *Les noces de Figaro* et écrit son *Concerto pour piano n° 20 en ré mineur*. Sur le marché des livres paraissent les *Fondements de la métaphysique des mœurs* d'Immanuel Kant, l'ouvrage de Friedrich Heinrich Jacobi<sup>3</sup> intitulé *Über die Lehre des Spinoza in Briefen an Moses Mendelssohn* (*Sur la doctrine de Spinoza dans les lettres à Moses Mendelssohn*), ouvrage dans lequel les poèmes de Goethe *Edel sei der Mensch, hilfreich und gut* (« Que l'homme soit noble, secourable et bon ») et *Prometheus* (*Prométhée*) sont imprimés pour la première fois ; le premier fascicule des *Rheinischen Thalia* paraît avec le discours de Schiller prononcé à Mannheim et intitulé « Was kann eine gut stehende Schaubühne wirken ? (Quel effet peut produire un bon théâtre ?) » ; ce discours fut connu plus tard sous le titre « Die Schaubühne als eine moralische Anstalt betrachtet [Le théâtre pensé comme une instance morale] » ; paraissent également la première partie du roman auto-

---

<sup>1</sup> Pour la rédaction de notre introduction, nous avons tenu compte de l'introduction à la traduction italienne de l'ouvrage de A. Boeckh, introduction rédigée par Antonio Garzya, *Introduzione*, pp. 7-17, dans : August Boeckh, *La filologia come scienza storica. Enciclopedia e metodologia delle scienze filologiche*, a cura di Antonio Garzya, Traduzione di Rita Masullo, Naples, Guida editori, <sup>1</sup>1987, <sup>2</sup>1991.

<sup>2</sup> Pour l'élaboration de cette partie, nous nous sommes appuyée sur E. Vogt, « Das Werk August Boeckhs als Herausforderung für unsere Zeit », pp. 7-21, dans : *August Boeckh (1785-1867). Leben und Werk*, Zwei Vorträge mit einem Vorwort von Ursula Schäfer, 24 novembre 1997, Humboldt-Universität zu Berlin, Berlin, fascicule 93, pp. 3-56.

<sup>3</sup> Friedrich Heinrich Jacobi, né à Düsseldorf en 1743 et mort à Munich en 1819, était un écrivain et philosophe allemand. Il fut un adversaire de I. Kant, et proposa une doctrine mystique qui fondait toute connaissance philosophique *a priori* sur les perceptions de la raison, organe suprasensible par lequel l'âme peut atteindre immédiatement les vérités les plus importantes, Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme.

biographique *Anton Reiser* de Karl Philipp Moritz<sup>4</sup>, ainsi que les *Gedichte aus dem Kerker* (*Les poèmes du cachot*) du poète Christian Friedrich Daniel Schubart<sup>5</sup>, qui fut maintenu prisonnier une décennie durant dans la forteresse de Hohenasperg.

Tel est le monde dans lequel August Boeckh naquit à Karlsruhe en tant que le benjamin de six enfants. Une sœur de Schubart était mariée avec le pasteur et archidiacre Christian Gottfried Boeckh de Nördlingen, et le plus jeune frère de ce dernier, le secrétaire de cour et notaire impérial Georg Matthäus Boeckh à Karlsruhe, était le père de August Boeckh. À la mort du père, qui survint dès 1790, l'organisation de la vie familiale s'avéra difficile. Après ses années d'études au lycée de Karlsruhe, où il eut entre autres pour maître Johann Peter Hebel<sup>6</sup>, A. Boeckh put néanmoins entreprendre en 1803 des études de théologie protestante à la faculté théologique de Halle. Toutefois, il fut très vite acquis à la philologie par Friedrich August Wolf, le disciple de Christian Gottlob Heyne<sup>7</sup> et le plus éminent spécialiste de l'Antiquité de son époque. À partir de 1805, Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher, qui reçut un appel à une chaire à Halle en 1804, exerça à son tour, il est vrai, une influence non moins forte sur A. Boeckh avec ses leçons sur Platon. Du printemps 1806 jusqu'au début de l'année 1807 succéda à ses années d'études une première rencontre avec Berlin : formation au séminaire pour les *Gelehrte Schulen* à tendance pédagogico-professionnelle, ensei-

---

<sup>4</sup> Karl Philipp Moritz, né en 1756 à Hameln et décédé en 1793 à Berlin, était un écrivain du Sturm und Drang, de l'Aufklärung berlinoise et du classicisme de Weimar, qui donna également des impulsions au premier romantisme. Il eut une vie agitée et fut tour à tour apprenti errant, acteur, maître de cour, professeur, rédacteur, écrivain, philosophe et théoricien de l'art.

<sup>5</sup> Christian Friedrich Daniel Schubart, né en 1739 et décédé en 1791, était un poète allemand souabe. Franz Schubert composa son célèbre *Lied die Forelle* (*La truite*) à partir de l'un de ses textes.

<sup>6</sup> Johann Peter Hebel, né à Bâle en 1760 et mort en 1826 à Schwetzingen, était un poète suisse d'expression allemande et alémanique. Après des études de théologie à Erlangen et après quelques années de vicariat dans une paroisse de village, il devint professeur de séminaire à Lorrach. Nommé en 1798 directeur de lycée à Karlsruhe, il fut couvert d'honneurs, recevant notamment le prestigieux doctorat *honoris causa* à l'université de Heidelberg. Jouissant d'une grande notoriété en tant que maître et érudit, il fut surtout reconnu comme poète dialectal. Ses *Poésies alémaniques*, parues en 1803, furent ainsi louées par Goethe et par Jean Paul, et connurent une grande popularité en Allemagne. J. P. Hebel écrivit également des contes moraux en prose.

<sup>7</sup> Christian Gottlob Heyne, né en 1729 à Chemnitz (Saxe) et mort à Göttingen en 1812, était un philologue et archéologue allemand. Il s'employa surtout à faire connaître les poètes et les mythologues.

gnement au lycée Graues Kloster, cours privés (le jeune Meyerbeer<sup>8</sup> fut son élève), et, aux côtés de Philipp Karl Buttmann<sup>9</sup>, Ludwig Friedrich Heindorf<sup>10</sup>, Georg Ludwig Spalding<sup>11</sup> et d'autres, il fut un membre actif au sein de la Société Grecque. Mais, après la défaite de la Prusse face à Napoléon à Iéna et à Auerstedt (14 octobre 1806) et après l'entrée des Français dans Berlin, A. Boeckh émit le souhait de retourner dans sa patrie badoise et obtint en 1807 une chaire à l'université de Heidelberg, d'abord en tant que professeur extraordinaire, puis, après son refus d'une chaire à Königsberg en 1809, en tant que professeur ordinaire.

Cela étant posé, il faut bien avoir présent à l'esprit que les années entre 1806 et 1813, c'est-à-dire les années après la défaite et avant la victoire à la bataille de Leipzig (16-19 octobre 1813), que ces années-là donc furent pour les Allemands des années d'oscillation entre la frustration et l'espérance : d'un côté, la peur de l'invasion, de l'occupation et de la pression politique, de l'autre, la conscience de plus en plus aiguë de la nécessité d'une renaissance, et ce, pas seulement d'ordre militaire. Ainsi, après la défaite de 1806, le cercle des réformateurs prussiens chercha à régénérer l'État en introduisant, à la manière française, le nationalisme par le haut. De fait, sur l'exhortation du roi Friedrich Wilhelm III de Königsberg en 1807 : « l'État doit recouvrer par des forces intellectuelles ce qu'il a perdu dans l'ordre matériel » vint se greffer celle du réformateur Wilhelm von Humboldt<sup>12</sup>, selon laquelle « il ne fallait point que la culture scientifique se brisât en se pliant à des conditions extérieures et en poursuivant des buts externes, mais, au contraire, qu'elle convergeât vers un centre unique pour atteindre au plus haut degré d'universalité et d'humanité. » La fondation de l'université de Berlin joua un rôle prépondérant dans la mise en œuvre des réformes. Préparée dans les années 1809-1810 en même temps que

---

<sup>8</sup> Giacomo Meyerbeer, de son vrai nom Jakob Liebmann Meyer Beer, était un compositeur allemand né à Tasdorf, près de Berlin en 1791 et mort à Paris en 1864. Ses œuvres sont considérées comme fondatrices du grand opéra français.

<sup>9</sup> Philipp Karl Buttmann, né en 1764 et décédé en 1829, était un philologue allemand. P. K. Buttmann élabora un grand nombre de travaux d'érudition dont sa *Griechische Grammatik (Grammaire grecque)*, qui, avec celle de Matthiae, fut l'ouvrage du genre le plus estimé en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>10</sup> Ludwig Friedrich Heindorf, né en 1774 et décédé en 1816, était un philologue allemand dont les travaux de recherche se concentrèrent sur Platon.

<sup>11</sup> Georg Ludwig Spalding, né en 1762 à Barth et décédé en 1811 à Berlin, était un philologue allemand qui se consacra à l'édition de *In Midiam* de Démosthène et aux ouvrages de Quintilien.

<sup>12</sup> Wilhelm von Humboldt, né à Potsdam en 1767 et mort à Tegel en 1835, fut un linguiste, un fonctionnaire, un diplomate et un philosophe allemand. Wilhelm von Humboldt était le frère aîné du non moins célèbre Alexander von Humboldt.

la réorganisation de l'Académie des Sciences et en même temps que la fondation du lycée d'études classiques de W. von Humboldt, directeur dans ces années-là de la section de la culture et de l'enseignement au ministère de l'Intérieur, la nouvelle université avait fixé les buts de cette culture allemande supérieure pour les cent cinquante années à venir. Les cours réguliers commencèrent avec le semestre d'hiver 1810. Parmi les appels à une chaire avec divers titres, il convient de citer les noms de Johann Gottlieb Fichte, qui deviendra doyen, celui de Barthold Georg Niebuhr<sup>13</sup>, qui obtint la chaire d'histoire ancienne, celui de Friedrich Carl von Savigny<sup>14</sup>, celui de Fr. D. E. Schleiermacher et celui de Fr. A. Wolf. La chaire pour les littératures classiques (et de rhétorique) fut occupée à partir du semestre d'été par un jeune professeur de Heidelberg. Il s'agissait de August Boeckh.

Le premier à qui A. Boeckh fit part de la nouvelle fut certainement Fr. D. E. Schleiermacher. La question du traitement qu'il percevrait le fit cependant hésiter à accepter. Depuis Heidelberg, A. Boeckh écrivit ces lignes à Fr. D. E. Schleiermacher le 10 septembre 1810 : « Si je venais à Berlin, ce serait bien pour nos *Platonica*, je pourrais me remettre avec plus de zèle au *Timée* ; ici, je passe d'une chose à l'autre et je fais passer en dernier ce à quoi je voudrais m'atteler en premier. »<sup>15</sup>. La question de son traitement une fois réglée, A. Boeckh entra aussitôt en possession de sa chaire qu'il occupa pendant cinquante-six ans, jusqu'à sa mort en 1867. Il fut six fois doyen et cinq fois recteur, outre les nombreuses autres fonctions qu'il assumait au sein et à l'extérieur de l'université. Parmi ses contributions à la vie de la faculté, il convient de mentionner le statut du séminaire philologique, lequel fut fixé en 1812. Ce séminaire fut confié à sa direction, et puis, en 1819, on lui confia

<sup>13</sup> Barthold Georg Niebuhr, né à Copenhague en 1776 et décédé à Bonn en 1831, était un éminent historien de la Rome antique. Avec lui, l'étude de l'Antiquité classique prit un net tournant méthodique et méthodologique. Ses critiques stimulantes inspirèrent bon nombre d'historiens et de philologues de renom dont Leopold Ranke et Johann Gustav Droysen. Le prodigieux essor de l'historicisme allemand ne saurait s'expliquer sans son influence.

<sup>14</sup> Friedrich Carl von Savigny, né en 1779 à Francfort-sur-le Main et décédé en octobre 1861 à Berlin, était un docte juriste allemand et fut l'un des fondateurs de l'école d'histoire du droit, laquelle eut une grande influence en Europe. En 1843, il créa l'école historique allemande.

<sup>15</sup> A. Boeckh à Fr. D. E. Schleiermacher, *Lettre* du 10 septembre 1810, p. 42, dans : *Mitteilungen aus dem Literaturarchive in Berlin. Neue Folge*, 11, *Briefwechsel Schleiermachers mit Boeckh und Bekker*, éd. H. Meisner, Berlin, 1916 : « [...] *Es wäre schön, wenn ich nach Berlin käme für unsere Platonica, ich würde dort wohl wieder an dem Timaeus mit mehr Eifer beginnen, da ich hier vom hundersten ins tausendste komme und an das, was ich zuerst vornehmen will, zuletzt.* »

également la direction du séminaire pour les *Gelehrte Schulen*. À l'extérieur de l'université, A. Boeckh devint en 1814 membre de l'Académie royale prussienne des Sciences, où il succéda à Fr. D. E. Schleiermacher dans la fonction de secrétaire vingt-sept ans durant, de 1834 à 1861. Parmi ses travaux, il faut tout d'abord mentionner sa monographie, parue dès 1817, sur la *Staatsaushaltung der Athener*, et ses ouvrages sur Platon, sur le Pythagoricien Philolaos, sur Pindare, sur les tragiques grecs, et puis, ses études sur des thèmes tels que la métrique antique, la mesure et les poids dans l'Antiquité, l'astronomie antique et la cosmologie, et enfin, son édition des premiers volumes du *Corpus Inscriptionum Graecarum*, ainsi que ses leçons sur l'*Encyclopédie de la philologie*, lesquelles furent publiées à titre posthume par son disciple Ernst Bratuschek conjointement avec ses *Kleine Schriften* dont les sept volumes renfermaient, outre des études spécialisées, des réflexions fort instructives sur cette thématique.

## II. La publication du *Corpus Inscriptionum Graecarum* et la « querelle méthodologique »<sup>16</sup> entre Gottfried Hermann et August Boeckh autour du concept même de philologie :

Outre l'université, l'Académie était la seconde patrie de A. Boeckh. Peu après y avoir été élu en 1814, il se consacra au projet du *Corpus Inscriptionum Graecarum*, projet qui fut également confié à B. G. Niebuhr et dont la réalisation dans les premières décennies reposa exclusivement sur lui. Au printemps 1825 parut le premier volume, lequel comprenait les « Tituli antiquissima scripturae forma insigniores » et la première partie des « Inscriptiones Atticae ». L'entreprise, abstraction faite de la nouveauté et de l'ambition du programme, se ramenait à une conception générale des tâches de la philologie, laquelle avait mûri dans l'esprit de A. Boeckh et avait une force méthodologique qui dépassait la valeur de cet instrument d'études comme tel. Le fait que Friedrich August Wolf ait déjà hissé la philologie au rang de « science de l'Antiquité » n'avait pas suscité un enthousiasme unanime, et ce fut

---

<sup>16</sup> Toute la querelle entre G. Hermann et A. Boeckh est reconstituée dans : M. Hoffmann, *August Böckh. Lebensbeschreibung und Auswahl aus seinem wissenschaftlichen Briefwechsel. Mit einem Porträt im Lichtdruck*, Leipzig, 1901, pp. 48-62. — Sur cette « querelle méthodologique », voir l'analyse fouillée de E. Vogt dans son article intitulé « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Boeckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », pp. 103-121, et paru dans : H. Flashar, K. Gründer und A. Horstmann (éd.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert. Zur Geschichte und Methodologie der Geisteswissenschaften*, Göttingen, 1979.

notamment Gottfried Hermann qui se prononça résolument contre une telle transformation et un tel élargissement de la finalité de la philologie. Ce sentiment d'hostilité s'accrut lorsque A. Boeckh poursuivit le programme conçu par Fr. A. Wolf et commença à le mettre en œuvre dans la *praxis* philologique. La publication du *Corpus Inscriptionum Graecarum*<sup>17</sup> porta l'exaspération de G. Hermann à son comble, provoquant une véritable querelle entre les deux érudits. De fait, selon E. Vogt, « en elle [dans cette querelle] s'opposaient deux hommes de même valeur, lesquels se distinguaient foncièrement l'un de l'autre non seulement par leur milieu, par leur formation, par leur tempérament et par leur caractère, mais surtout eu égard à leur conception de la philologie. »<sup>18</sup> Ce fut cela, par conséquent, et non la seule rivalité universitaire, qui provoqua ce que les deux personnalités marquantes de ce conflit, A. Boeckh et G. Hermann, considérèrent eux-mêmes comme « une querelle méthodologique »<sup>19</sup>. Comme nous allons le voir, cette querelle aboutit en effet à une discussion entre la jeune école berlinoise et l'école de Leipzig, discussion qui fut prédominante dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle au sein de la corporation formée par les philologues. D'où son importance pour l'histoire de la philologie, et sa répercussion sur les buts et sur les tâches de la philologie dont il s'agissait de définir l'essence.

Dans le *Leipziger Literaturzeitung*<sup>20</sup>, G. Hermann publia en octobre 1825 une critique féroce de l'ouvrage de A. Boeckh. Ainsi, dans sa recension, G. Hermann ne se borna pas à révéler de nombreux défauts techniques plus ou moins détaillés et parfois réels, mais se référa à la personnalité de l'auteur lui-même en ces termes : « Si l'ouvrage avait d'abord été présenté avant son impression pour vérification à M. le Prof. Bekker, un homme qui comprend vraiment le grec et qui détient un grand savoir, ce fascicule serait abrégé de moitié au moins, mais l'on

<sup>17</sup> Sur la toile de fond de la querelle entre A. Boeckh et G. Hermann, voir E. Vogt, « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Boeckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », pp. 111-113.

<sup>18</sup> E. Vogt, art. cité note 17, p. 103. — Sur la formation et sur l'évolution intellectuelle respectives de A. Boeckh et de G. Hermann, voir E. Vogt, pp. 104-110.

<sup>19</sup> E. Vogt, art. cité note 17, p. 104.

<sup>20</sup> *Leipziger Literaturzeitung* n° 238-241, 1825 (reproduit dans : G. Hermann, *Über Herrn Professor Boeckhs Behandlung der Griechischen Inschriften*, Leipzig, 1826, pp. 17-65, et cité selon cette réimpression dans E. Vogt, « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Boeckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », p. 113 avec la note 30 et p. 114).

verrait avec plaisir ὄσω πλέον ἡμῖσιν παντός<sup>21</sup> »<sup>22</sup>. Du critique, poursuivait G. Hermann, on attend l'impartialité, la perspicacité, la circonspection, la connaissance de la langue, l'habileté et l'aptitude à effectuer des émendations, d'où ce constat : « C'est à regret que nous devons concéder que dans le cas de M. Boeckh, nous déplorons bien trop souvent l'absence de toutes ces qualités, voire presque partout [...] »<sup>23</sup>. Enfin, après avoir émis un certain nombre de critiques particulières, G. Hermann achève sa recension en blâmant « le ton affecté, dédaigneux et suffisant avec lequel M. Boeckh parle des autres érudits<sup>24</sup>.

« Une piètre recension (*ein klägliches Machwerk*) », fut la réaction de A. Boeckh, lorsqu'il écrivit à ce propos à O. Müller quelques jours après sa parution, et il fit immédiatement succéder à la recension de G. Hermann une brève « Anticritique » dans le *Hallische Literaturzeitung*<sup>25</sup>. Outre de grossières erreurs isolées, A. Boeckh y dévoile ce qui est, à ses yeux, l'erreur profonde de G. Hermann, à savoir son manque d'intérêt pour la vie politique dans l'Antiquité, d'où des conclusions inconsidérées qui ne seraient jamais venues à l'esprit d'un spécialiste. Et A. Boeckh de déclarer « qu'abstraction faite d'un petit nombre de suppositions passables sur des choses dont l'appréciation restera toujours dans l'incertitude, rien d'utile ne se trouve dans cette recension »<sup>26</sup>. Le disciple de A. Boeckh, Eduard Meier, publia à son tour dans le *Hallische Literaturzeitung* ce qu'il appela une « analyse » de la position de G.

<sup>21</sup> Vers 40 tiré de l'œuvre d'Hésiode intitulée *Les Travaux et les Jours* : « [...] la moitié vaut mieux que le tout ».

<sup>22</sup> G. Hermann, *Über Herrn Professor Boeckhs Behandlung der Griechischen Inschriften*, p. 19 (cité dans E. Vogt, « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Boeckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », pp. 113-114) : « Wäre namentlich dem Hrn. Prof. Bekker, einem Manne, der wirklich Griechisch versteht, und große Besonnenheit besitzt, das Werk vor dem Abdrucke zur Prüfung gelegt worden, so würde dieses Heft wenigstens um die Hälfte schwächer seyn, aber mit Vergnügen sähe man ὄσω πλέον ἡμῖσιν παντός. ».

<sup>23</sup> G. Hermann, p. 25 (cité dans E. Vogt, « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Boeckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », p. 114) : « Mit Bedauern müssen wir bekennen, bey Hrn. B. alle diese Eigenschaften nur zu oft, ja fast überall zu vermissen [...] ».

<sup>24</sup> G. Hermann, p. 65 (cité dans E. Vogt, art. cité note 23, p. 114) : « [...] der vornehme, geringschätzigste, aufgeblasene Ton [...] mit welchem Hr. Boeckh auch in diesem Buche über andere Gelehrte abspricht. »

<sup>25</sup> « A. Boeckh, « Antikritik », dans : *Hallische Allgemeine Literaturzeitung*, n° 245, 1825, pp. 289-293 (reproduit et cité dans A. Boeckh, *Ges. Kleine Schriften*, VII, Leipzig, 1874, pp. 255-261, et cité aussi selon cette réimpression dans E. Vogt, p. 114 et note 34 p. 114).

<sup>26</sup> A. Boeckh, *Ges. Kleine Schriften*, VII, pp. 255-256 : « [...] erkläre ich, ausser einigen wenigen erträglichen Vermuthungen über Stellen, bei denen das Urtheil schwanken wird, nichts Brauchbares in jener Rezension gefunden zu haben [...] ».

Hermann, mais beaucoup plus exhaustive que l'« Anticritique » de son maître.

De fait, ce fut la riposte de E. Meier qui conduisit à une intensification du conflit. Lui succédèrent en effet d'autres prises de position à l'encontre des coryphées de l'école philologique de Leipzig, à savoir celle de K. F. Hermann (Heidelberg), celle de F. G. Welcker (Bonn), qui était déjà, pour sa part, un ennemi de G. Hermann, et même, quoique prudente, celle de W. Dindorf (Leipzig). G. Hermann répondit aux attaques, mais sans animosité cette fois, dans un volume intitulé *Über Prof. Böckh's Behandlung der griechischen Inschriften*, volume qu'il fit paraître à Leipzig en 1826 et dans lequel il reprit sa recension, l'« Anticritique » de A. Boeckh et l'« analyse » de E. Meier. Puis, G. Hermann fit succéder à la première et à la seconde ses contre-conclusions et acheva son ouvrage par deux contributions originales sur deux inscriptions du *Corpus* (8 et 76) pour prouver sa maîtrise tant de l'objet que de la langue. Ce qui est important dans son ouvrage est la préface, dans laquelle G. Hermann commence par se formaliser de la préparation linguistique insuffisante de nombreux philologues, qui, « avec la prétention de se consacrer à des objets et à des faits importants, pensent pouvoir masquer le manque de zèle qu'ils auraient dû consacrer avant tout à la langue »<sup>27</sup> (nous soulignons), et il poursuit en se prononçant sur les tâches qui incombent à la philologie.

A. Boeckh ne pouvait pas ne pas se prononcer à son tour à ce sujet. Il subdivisa sa nouvelle contribution en deux parties : il réserva la réfutation des observations de G. Hermann eu égard aux inscriptions pour l'introduction et pour les *addenda* du premier volume du *Corpus*, dont la parution intégrale était imminente (1828) ; et puis, il rédigea un essai sur « Les logistes et les eutyènes d'Athènes », partant de l'inscription 76, sur laquelle son adversaire avait écrit, et montra à cette occasion les connaissances inadéquates de ce dernier quant à l'organisation publique d'Athènes. Dans son introduction à cet essai, il commentait aussi la conception de la philologie de son adversaire en ces termes : « [...] porté par la vaine illusion de pouvoir aller partout au fond des choses grâce à sa connaissance de la langue, il s'imisce sans y être préparé dans des investigations qui ne peuvent être menées *sans la connaissance*

---

<sup>27</sup> G. Hermann, *Über Prof. Böckh's Behandlung der griechischen Inschriften*, Préface, p. 5 : « [...] mit dem Vorgeben wichtigere Dinge, Sachen, zu betreiben, den Mangel des Fleißes, den sie zuförderst auf die Sprache hätten verwenden sollen, bedecken zu können wännen. »

*des choses* (nous soulignons) et, comme si cela ne suffisait pas, il mésestime celui qui en dispose véritablement »<sup>28</sup>.

Ces deux citations mettent en évidence le fait que la divergence de vues qui opposait G. Hermann et A. Boeckh reposait, en réalité, sur leur différence de compréhension de la langue. Ainsi pour G. Hermann, qui était passé de la jurisprudence à la philologie et qui était influencé par la philosophie kantienne, la langue était le reflet de la raison humaine, un produit vivant de l'esprit humain, assujéti aux mêmes lois que l'esprit humain lui-même et ne pouvant être compris qu'à partir d'elles<sup>29</sup>. Si, pour G. Hermann, la connaissance de la langue incluait celle de la chose, il pensait, à l'inverse, que la parole sans le contenu de l'entière pensée était vide ; d'où son exigence de « connaître les choses à partir des paroles »<sup>30</sup>. Pour A. Boeckh, en revanche, lequel était passé de la théologie à la philologie et qui avait subi l'influence de Schleiermacher, la langue était une chose parmi d'autres : « La langue », lisons-nous dans l'introduction à son *Encyclopédie* (§ 12, p.106), « co-ressortit elle-même à l'objet dont la philologie doit s'occuper, et le philologue, dans son activité de reconstruction, doit l'identifier comme telle. Telle est la raison pour laquelle la grammaire devient l'une des parties matérielles de la philologie »<sup>31</sup>. La langue repose pour A. Boeckh sur une disposition naturelle que l'esprit développe librement et de manière autonome : « [...] de même que le monde se reflète dans la connaissance, de même toute la connaissance se reflète encore une fois dans la langue. »<sup>32</sup> Tandis donc que pour G. Hermann la maîtrise de la langue était, au fond, connaissance de la chose, A. Boeckh cherchait à appréhender dans les manifestations langagières les contenus visés par celles-ci.

<sup>28</sup> A. Boeckh, « Ueber die Logisten und Euthynen der Athener », p. 45, dans : *Rheinisches Museum*, vol. 1, 1827, pp. 39-107 : « [...] in dem eitlen Wahne befangen, daß man mit der Sprachkenntnis alles zwingt, läßt er sich unvorbereitet in Untersuchungen ein, welche ohne Sachkenntnisse nicht geführt werden können, und kleinmeistert noch obendrein andre, welche im wohl erworbenen Besitz der letzteren sind. »

<sup>29</sup> G. Hermann, *De emendanda ratione Graecae grammaticae*, 1801, p. 2 (cité dans E. Vogt, « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Boeckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », p. 116 et note 40, p. 116. — E. Vogt cite lui-même d'après H. Köchly, *Gottfried Hermann. Zu seinem hundertjährigen Geburtstage*, Heidelberg, 1874, p. 130 (Nous n'avons pas réussi à nous procurer cet ouvrage).

<sup>30</sup> H. Köchly, *op. cit.*, p. 57 : cité dans E. Vogt, art. cité note 29, p. 116, note 42.

<sup>31</sup> A. Boeckh, *Encyclopädie*, § 12, p. 54 : « Die Sprache gehört selbst mit zur Sache, welche die Philologie zu betrachten hat, und muss als Sache von dem Philologen nachkonstruierend erkannt werden, wodurch die Grammatik in die Reihe der sachlichen Theile der Philologie tritt. »

<sup>32</sup> A. Boeckh, *Encyclopädie*, § 103, p. 725 : « [...] wie die Welt sich in der Erkenntnis spiegelt, so spiegelt sich die gesammte Erkenntnis noch einmal in der Sprache. »

Or, c'est précisément cette différence de compréhension de la langue qui fraya la voie à la querelle entre une « philologie des mots » (*Wortphilologie*) ou « philologie « restrictive » et une « philologie des choses » (*Sachphilologie*)<sup>33</sup> ou « philologie intégrative ». Ainsi, à G. Hermann écrivant « Mais au cas où, au contraire, on admet en tant qu'objet principal de la philologie la connaissance de la langue, sa propre sphère des compétences s'élargit de façon perceptible : tout d'abord, parce que l'acquisition des langues est, de toutes les acquisitions, la plus difficile ; ensuite, parce qu'une connaissance exacte des langues anciennes présume, dans tous les cas, des connaissances réelles, sans lesquelles celle-là est absolument impossible, car chaque auteur apporte autre chose avec soi ; en troisième lieu, parce que la langue est manifestement le point d'où part originellement toute notre science de l'Antiquité avec peu d'exceptions. Quiconque qualifie donc le linguiste de philologue le fait sur la base du principe selon lequel *a potiori fit denominatio*<sup>34</sup> »<sup>35</sup>, A. Boeckh répliquait ceci : « Après avoir bien réfléchi, mais sans me lancer dans des discussions qui, dans ces quelques pages, seraient tout aussi peu profondes que ne le sont les assertions de G. Hermann dans son introduction, je suppose qu'eu égard à un peuple donné et à une époque relativement close en soi, la philologie est la connaissance historico-scientifique de toute l'activité, de toute la vie et de tout le produire dudit peuple. La philologie a pour objet d'observer cette vie et ce produire avec tout ce qui en résulte, bien entendu. Il s'agit tantôt de quelque chose de pratique qui a suscité les relations privées et publiques, tantôt de quelque chose de théorique, qui agit dans la religion, dans l'art et dans le savoir. Que la langue en tant que forme de la pensée ressortisse au domaine de ce que j'ai appelé « savoir » par souci de brièveté peut être aisément montré ; elle ressortit, par conséquent, tout autant à l'objet que la philologie doit considérer [...]. Mais dans la me-

<sup>33</sup> À ce sujet voir A. Horstmann, « Antike Theoria und moderne Wissenschaft. August Boeckhs Konzeption der philologie », p. 101 *sqq.*, dans : M. Otte (Bielefeld) et H. J. Sandkühler (Brême) (éd.), *Philosophie und Geschichte der Wissenschaften. Studien und Quellen*, Frankfurt-sur-le-Main/ Berlin/ New York/ Paris, Vienne, 1992.

<sup>34</sup> « La dénomination se tire de la chose principale ».

<sup>35</sup> G. Hermann, *Über Prof. Böckh's Behandlung der griechischen Inschriften*, Préface, pp. 9–10 : « Wenn dagegen in der Sprachkenntnis die Hauptsache der Philologie gesetzt wird, so hat man mindestens dazu weit mehr Recht, erstens, weil die Erlernung der Sprachen von allem das Schwierigste ist ; zweitens, weil eine genaue Kenntnis der alten Sprachen schon ohnehin mannigfaltige Sachkenntnisse voraussetzt, ohne welche sie gar nicht möglich ist, da fast jeder Schriftsteller deren andere erfordert ; drittens endlich, weil die Sprache offenbar der Mittelpunkt ist, von dem alle unsre Althertumskunde, wenigstens ausgenommen, ursprünglich ausgeht. Wer daher den Sprachkenner Philologen nennt, der thut es nach dem Grundsatz *a potiori fit denominatio*. »

sure où les manifestations de l'activité d'un peuple de l'Antiquité sont, dans sa plus grande partie, transmises au moyen de monuments langagiers, lesquels renferment aussi des faits et des pensées que le philologue doit reconnaître, la langue devient le moyen naturel permettant de reconnaître presque tous les autres produits de l'Antiquité, et la philologie, loin d'en rester à la compréhension de la langue, doit représenter complètement le domaine des faits et des pensées, quoique, en ce qui concerne le traitement des diverses thématiques, avec la répartition possible, préconisée par G. Hermann, des domaines de travail. Cette répartition ne devrait cependant pas aller aussi loin que ce qui se passe à l'usine, dans une usine d'épingles, par exemple, où l'un coupe le fil de fer, l'autre le rend pointu, l'autre façonne les têtes, un quatrième les assemble : tout scientifique compétent doit, dans la même mesure, viser à acquérir l'intelligence du fabricant et à atteindre à une largeur de vue sans laquelle il ne restera jamais qu'un simple ouvrier. »<sup>36</sup>

Ainsi donc, comme le constata B. Rupp<sup>37</sup>, cette querelle opposa deux camps, celui des « défenseurs d'une philologie rationnelle, restreinte à l'étude d'une langue », et celui des « défenseurs d'une philologie historique, culturaliste, ouverte à la contingence du réel ». La querelle entre A. Boeckh et G. Hermann se termina par la victoire formelle de A. Boeckh et par la reconnaissance générale selon laquelle la collec-

<sup>36</sup> A. Boeckh, « Ueber die Logisten und Euthynen der Athener », pp. 41-42 : « Mit guter Überlegung, aber ohne mich in Auseinandersetzungen einzulassen, die hier auf einige Seiten eben so wenig gründlich geführt werden können, als, was Hermann in seiner Vorrede gegeben hat, gründlich ist, setze ich voraus, daß die Philologie in Bezug auf ein bestimmtes Volk in einem verhältnißmäßig abgeschlossenen Zeitalter die geschichtlich wissenschaftliche Erkenntnis der gesammten Thätigkeit, des ganzen Lebens und Wirkens des Volkes ist. Dies Leben und Wirken ist, natürlich auch mit dem, was dadurch erzeugt ist, die von der Philologie zu betrachtende Sache : es ist aber ein Praktisches, wodurch die Familien- und Staatsverhältnisse geschaffen werden, oder ein Theoretisches, in Religion, Kunst und Wissen. Daß die Sprache, als Form des Gedankens, zu dem Gebiete gehöre, welches ich hier kurz Wissen genant habe, kann leicht gezeigt werden ; folglich gehört auch sie mit zur Sache, welche die Philologie zu betrachten hat [...]. In wiefern aber die Aeußerungen der Thätigkeit eines alterthümlichen Volkes größentheils in Sprachdenkmälern überliefert sind, die auch die nicht sprachlichen Thatsachen und Gedanken, welche der Philolog wieder erkennen soll, enthalten, wird die Sprache der Philologie zugleich Mittel zum Wiedererkennen fast aller übrigen Erzeugnisse des Altherthums, und die Philologie muß aus den Sprachdenkmälern, ohne beim Verstehen der Sprache selbst stehen zu bleiben, das ganze Gebiet der Thatsache und des Gedankens darstellen, allerdings, was den Betrieb der Einzelnen betrifft, mit der möglichsten von Hermann empfohlenen Theilung der Arbeit ; nur darf diese nicht fabrikmäßig zu sehr ins Kleine gehen, wie etwa wo Nadeln gemacht werden, der eine Drähte schmiedet, der andere zuspitzt, der dritte Köpfe dreht, der vierte sie aufsetzt, sondern jeder tüchtige Gelehrte muß zugleich bestrebt sein sich die Umsicht des Fabrikherrn zu erwerben und einen grossen Überblick zu gewinnen, ohne welchen er ein bloßer Handwerker sein wird. »

<sup>37</sup> B. Rupp-Eisenreich, « La leçon des mots et des choses. Philologie, linguistique et ethnologie », p. 365, dans : M. Espagne et M. Werner, *Philologiques I*, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1990.

tion des inscriptions ouvrait de nouvelles voies à la recherche linguistique, classique et juridique de l'Antiquité. Ainsi, par exemple, Fr. Ritschl lui-même, qui venait de l'école de G. Hermann (et ensuite de celle de C. Chr. Reisig) n'hésita pas à reconnaître que le maître avait parfois exagéré et que la philologie était « la reproduction de la vie antique classique grâce à l'expérience et à la connaissance de ses manifestations essentielles ». Mais la réflexion de A. Boeckh sur l'essence et sur les tâches de la philologie ne devait pas se terminer sur cette victoire relative, et ce, d'autant plus qu'elle n'avait pas été suscitée par la querelle méthodologique. Dans une lettre du 9 février 1808 adressée à Fr. D. E. Schleiermacher, commentant le début du *Museum der Alterthumswissenschaft*, A. Boeckh écrivait déjà : « concédez-le tranquillement, la philologie n'y est-elle pas conçue de manière par trop externe ? [...] l'essence de la philologie me paraît, en effet, se trouver beaucoup plus en profondeur qu'il n'est admis là-bas.<sup>38</sup> » Et il écrivait à F. G. Welcker le 24 juillet 1828 : « Depuis que j'ai appris à penser, je ne pouvais concevoir ce que veut ou doit être une philologie qui ne travaille pas à la formation des idées »<sup>39</sup> ; et à F. G. Welcker encore environ 25 ans plus tard : « La critique conjecturale s'est amplifiée ces derniers temps, mais tout n'est pas de l'or pur, comme les éditeurs le croient. On vérifie les manuscrits avec un zèle louable, on compte et on mesure les quaternions, on s'y entend à découvrir une conjecture à partir de chaque leçon, on trouve cependant rarement une vue synoptique, on a, en revanche, suffisamment d'exemples d'études superficielles et lacunaires associées à une forte présomption du jugement »<sup>40</sup>.

S'agissant de la méthodologie proprement dite de la philologie, A. Boeckh écrivait le 25 juillet 1820 à Fr. Thiersch : « Ne pensez-vous pas que l'on a trop peu conscience de ce qu'il y a de méthodique dans la philologie, du canon véritable, à savoir de l'herméneutique et de la

<sup>38</sup> A. Boeckh à Fr. D. E. Schleiermacher, *Lettre* du 9 février 1808, p. 13 : « Aber, gestehen Sie doch, ist die Philologie darin [dans le *Museum der Alterthumswissenschaft*] nicht gar zu äußerlich genommen ? [...] so scheint mir das Wesen der Philologie doch viel tiefer zu liegen, als dort angegeben ist. », dans : *Mitteilungen...*, *op. cit.* note 15, p. 12

<sup>39</sup> A. Boeckh à F. G. Welcker, *Lettre* du 24 juillet 1828, p. 175 : « Ich habe, seitdem ich denken lernte, nicht begreifen können, was eine Philologie will und soll, die nicht auf Bildung von Ideen hinarbeitet. », dans : M. Hoffmann, *op. cit.* note 16, p. 13.

<sup>40</sup> A. Boeckh à F. G. Welcker, *Lettre* du 16 juin 1852, p. 203 : « Man untersucht die Handschriften mit löblichem Eifer und zählt und berechnet die Quaternionen und weiß aus jeder Leseart seine Conjectur herauszufinden ; aber einen großen Überblick findet man selten, dagegen Beispiele genug von oberflächlichen und mangelhaften Studien, verbunden mit einer großen Anmaßung des Urtheils. », dans : M. Hoffmann, *op. cit.* note 16, p. 13.

critique ? »<sup>41</sup>. À cet égard, le témoignage de l'un des disciples de A. Boeckh, Rudolf H. Klausen<sup>42</sup>, lequel décrit la méthode du maître, est très instructif et mérite donc d'être cité ici : « Dans son activité professorale c'est-à-dire tant dans ses leçons que dans son séminaire philologique, il dirigeait avant tout notre attention sur la nécessité d'établir et de développer une méthode scientifique et critique, ainsi que sur la nécessité de s'orienter au moyen d'une vue synoptique, de concepts solides et d'idées générales de telle manière que chaque élément matériel et chaque cas particulier soient assimilés à la pensée. Il réussissait, ce faisant, à élucider et à expliquer de manière exhaustive ; d'autre part, il combattait résolument toute tendance consistant à déduire des faits à partir d'idées préconçues, et renvoyait ses disciples à l'étude des éléments singuliers dans toutes les traditions de l'Antiquité, qu'elles soient littéraires, politiques, artistiques ou intellectuelles, afin qu'ils parviennent à en dégager des idées clarifiantes et à s'approprier celles-ci véritablement »<sup>43</sup>.

En conclusion, comme le fait observer D. Lassaïgne dans son article intitulé « La querelle des choses et des mots au XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'analyse historique. », « si, avec G. Hermann, la philologie se définit comme la science des textes *stricto sensu* et se focalise sur les textes de l'Antiquité, elle devient avec A. Boeckh également science de la culture, dans la mesure où s'y ajoute une dimension universaliste : comprendre, interpréter, expliquer du seul point de vue de la langue ne suffit plus pour approcher la vérité d'un texte, il faut également le resituer dans le contexte plus général de l'œuvre et, ce faisant, dans l'ensemble de la

---

<sup>41</sup> A. Boeckh à Fr. Thiersch, *Lettre* du 25 juillet 1820, p. 246 : « Glauben Sie nicht, daß das Methodische der Philologie, der eigentliche Kanon, Hermeneutik und Kritik, zu wenig zum Bewußtsein gebracht wird ? », dans : M. Hoffmann, *op. cit.* note 16, p.13.

<sup>42</sup> Il s'agit de Rudolf H. Klausen (1807-1840), professeur ordinaire à Greifswald jusqu'en 1838, lequel composa en 1836 une brève biographie de A. Boeckh pour les *Lebensbilder berühmter Humanisten* de S. Fr. W. Hoffmann, 1<sup>ère</sup> série, Leipzig, 1837, pp. 29-62.

<sup>43</sup> Rudolf H. Klausen, « A. Boeckh », p. 49 : « Bei seinem Unterricht sowohl in den Vorlesungen, wie im philologischen Seminar, war das Augenmerk jederzeit die Hervorrufung und Ausbildung einer wissenschaftlichen und kritischen Methode, und die Orientirung durch Uebersicht, feste Begriffe und allgemeine Ideen, dergestalt, dass aller Stoff und alles Specielle dem Gedanken untergeordnet und in ihn aufgenommen würde. So wesentlich er hierdurch aufklärte und verständigte, so entschieden arbeitete er andererseits auch jeder Tendenz, die Thatsachen aus dem vorgefassten Gedanken gewinnen zu wollen, entgegen, und wies seine Schüler auf das Studium des Einzelnen in allen Überlieferungen des Althertums, litterarischen wie politischen, artistischen und reflectirenden hin, um aus diesem heraus den verdeutlichenden Gedanken zu gewinnen und sich wahrhaft anzueignen. », dans : *Lebensbilder berühmter Humanisten* de S. Fr. W. Hoffmann (cité dans : Antonio Garzya, « Introduzione », p. 14).

culture. »<sup>44</sup> Ainsi, « il incombe à la philologie la tâche de représenter pour chaque peuple la totalité de son développement intellectuel, l'histoire de sa culture dans toutes ses directions »<sup>45</sup>.

De fait, la caractéristique fondamentale de la méthodologie de A. Boeckh devait bientôt et à tout jamais apparaître incontournable même dans les cercles qui étaient éloignés du sien. Ainsi, dans une lettre de congratulations (1867) de la faculté de Vienne, signée entre autres par H. Bonitz, W. Hartel, Em. Hoffmann, J. Vahlen, on peut lire ceci : « Les premiers pas avec lesquels vous avez franchi, il y a plus d'un demi-siècle, le seuil de la carrière littéraire montrent clairement et sûrement la tâche véritable de la philologie ; la collecte inlassable de matériaux extrêmement dispersés, l'examen consciencieux même des plus insignifiants parmi eux, ce qui en soi n'est pas peu du tout, n'ont de sens que dans la mesure où ils ne servent qu'à un seul but, savoir à la construction de l'image parfaite et fidèle de la vie d'un peuple dans sa totalité. »<sup>46</sup>

### III. La conception de la philologie selon Fr. A. Wolf dans sa *Darstellung der Alterthumswissenschaft* et sa critique par A. Boeckh :

Friedrich August Wolf (1759-1824) a prononcé pour la première fois lors du semestre d'été en 1785 à Halle sa leçon intitulée « Encyclopédie et méthodologie des études de l'Antiquité », leçon qu'il prononça onze fois en tout entre 1785 et 1806. Sur le conseil de Goethe, il en rédigea à l'hiver 1806-1807 un aperçu synoptique qu'il publia sous le titre *Darstellung der Alterthumswissenschaft*<sup>47</sup>. Fr. A. Wolf commence sa leçon par une réflexion sur le concept d'encyclopédie, laquelle met en évidence

<sup>44</sup> D. Lassaigne, p. 3, dans : essais réunis par K. Beitzl, C. Bromberger et I. Chiva, *Mots et choses de l'ethnographie de la France : Regards allemands et autrichiens sur la France rurale dans les années 30.*, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1997, pp. XII-241.

<sup>45</sup> A. Boeckh, *Encyclopädie* : § 13, p. 56 : « Die philologie hat [...] bei jedem Volke seine gesammte geistige Entwicklung, die Geschichte seiner Cultur nach allen ihren Richtungen darzustellen. »

<sup>46</sup> Texte cité dans M. Hoffmann, *August Böckh ...*, p. 465 : « Die ersten Schritte, mit denen Sie vor mehr als einem halben Jahrhundert die litterarische Laufbahn betraten, zeigen sicher und entschieden die wahre Aufgabe der Philologie : die unermüdliche Sammlung des entlegensten Stoffes, die gewissenhafte Erforschung auch des Einzelsten, der nichts an sich klein ist, gewinnen ihre Bedeutung nur dadurch, daß sie dem einen Zwecke dienen, der Herstellung des vollen und treuen Bildes vom gesammten Leben eines Volkes. »

<sup>47</sup> Pour la présentation sommaire de la *Darstellungswissenschaft* de Fr. A. Wolf, nous nous sommes référée à C. Hackel, *Die Bedeutung August Boeckhs für den Geschichtstheoretiker Johann Gustav Droysen*, pp. 14-18, Würzburg, 2006.

que ce terme ne recouvrait pas la même chose chez les Anciens et à son époque. Or, étant donné que les « connaissances de ce que l'on comprend communément sous la dénomination de littérature classique ou de science de l'Antiquité n'avaient pas encore donné lieu jusqu'ici à une étude de type encyclopédique », Fr. A. Wolf<sup>48</sup> estima nécessaire de donner « un aperçu général » (*Allgemeine Übersicht*), grâce auquel on apprend ce qu'est « la tendance principale » de la philologie et « comment ses parties sont liées entre elles et se conditionnent mutuellement ». <sup>49</sup> De la sorte, Fr. A. Wolf introduisit l'encyclopédie philologique « dans le milieu didactique universitaire »<sup>50</sup>.

Fr. A. Wolf conçoit la philologie comme « science de l'Antiquité », car, pour lui, tous les efforts philologiques tendent vers une « connaissance de l'humanité antique elle-même ». « *La science de l'Antiquité, [...]* — considérée comme science, est l'ensemble des connaissances historiques et philosophiques par lesquelles nous pouvons apprendre à connaître les nations de l'Ancien Monde ou de l'Antiquité à tous les égards possibles grâce aux œuvres qui nous sont restées d'elles. »<sup>51</sup> ou encore « elle [la science de l'Antiquité] est orientée vers l'ensemble des connaissances et des informations qui nous permettent de connaître les actions et les destins, les conditions de la politique, de l'érudition et de la vie quotidienne des Grecs et des Romains avec leur civilisation : langues, arts, sciences, mœurs, religions, caractères nationaux et modes de penser, d'une manière telle que nous sommes en mesure de comprendre à fond leurs œuvres qui nous sont parvenues et de les apprécier à leur juste valeur eu égard à leur contenu et à leur esprit, actualisant la vie des Anciens et la comparant à la vie ultérieure et à la vie d'aujourd'hui. »<sup>52</sup>

<sup>48</sup> Fr. A. Wolf, *Vorlesung über die Encyclopädie der Alterthumswissenschaft*, éd. par J. D. Gürtler, Leipzig, 1831.

<sup>49</sup> Fr. A. Wolf, *Vorlesung über die Encyclopädie der Alterthumswissenschaft. Einleitung in die Alterthumswissenschaft*, p. 4 : « Hier sieht man, zeigt sich die Nothwendigkeit, von einem Fache, wie dieses, eine allgemeine Uebersicht zu erhalten, wodurch man lernt, was die Haupttendenz einer solchen Wissenschaft sey, wie die Theile derselben unter einander zusammenhängen und sich wechselseitig auf einander beziehen. »

<sup>50</sup> W. Körte, dans : *Leben und Studien Friedr. Aug. Wolfs, des Philologen*, 2 vol., Essen, 1833, vol. 1, p. 179.

<sup>51</sup> Fr. A. Wolf, *Vorlesung über die Encyclopädie der Alterthumswissenschaft. Einleitung in die Alterthumswissenschaft*, p. 13 : « Alterthumskunde, [...] — als Wissenschaft betrachtet, ist der Inbegriff historischer und philosophischer Kenntnisse, durch welche wir die Nationen der alten Welt oder des Alterthums in allen möglichen Absichten durch die uns von ihnen übrig gebliebenen Werke kennen lernen können. »

<sup>52</sup> Fr. A. Wolf, *Darstellung der Alterthumswissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Wert*, p. 30, dans : *Museum der Alterthums-Wissenschaft*, pp. 1-145, éd. Fr. A. Wolf et Ph. Buttmann, Berlin, 1807 : « [...] so wird sie [die Alterthumswissenschaft] auf den Inbegriff der Kenntnisse und Nachrichten gehen, die uns mit den Handlungen und Schicksalen, mit dem

Conformément à son projet, Fr. A. Wolf livre dans sa leçon un aperçu exhaustif sur la totalité et sur la diversité des disciplines qu'il convient d'attribuer à la science de l'Antiquité. Il indique les moyens auxiliaires pour l'étude de cette science en son entier et livre de nombreuses références bibliographiques. L'encyclopédie de la science de l'Antiquité se veut « une présentation scientifique de la science de l'Antiquité » (« *eine wissenschaftliche Darstellung der Alterthumskunde* ») et, comme telle, un « fil directeur » (« *ein Leitfaden* »), une « introduction à l'étude savante et adéquate de cette science » (« *eine Einleitung in das gelehrte und zweckmässige Studium derselben* »)<sup>53</sup>. Comme il le dit lui-même, Fr. A. Wolf poursuit donc tout d'abord un but propédeutique.

Sa leçon s'articule en une introduction et en deux grandes sections. Dans la première section, Fr. A. Wolf explicite les disciplines méthodiques : « Les parties fondamentales de la science de l'Antiquité », au nombre desquelles il compte la « grammaire ou l'étude de la langue », l'« herméneutique » et la « critique ». Dans la seconde section, il range les diverses disciplines réelles : « Les parties principales de la science de l'Antiquité », au nombre desquelles il compte la « géographie de l'Antiquité », les « Antiquités de la nation grecque et de la nation romaine », la « mythologie », la « littérature et l'histoire des sciences et des arts chez les Grecs et les Romains » comme l'« histoire de l'art ou la science des chefs-d'œuvre des Anciens ». En appendice, il thématise encore l'« histoire littéraire de la science de l'Antiquité ». Dans cette section, il s'agit pour Fr. A. Wolf non de la transmission de la connaissance des choses dans les divers domaines, mais de caractériser les diverses disciplines et d'en définir l'étendue. Fr. A. Wolf a réservé à ses leçons ultérieures la transmission des savoirs spéciaux. La subdivision des disciplines en matières fondamentales et principales, propédeutique, etc. reflète la tendance systématisante de l'Aufklärung. Les diverses disciplines, cependant, s'unissent en vue du développement de l'individu dans son intérêt, exaltant par dessus tout ses facultés créatrices ; toujours, du reste, à condition de privilégier la liberté sur la causalité et la « génialité » sur la rationalité.

---

*politischen, gelehrten und häuslichen Zustände der Griechen und Römer, mit ihrer Cultur, ihren Sprachen, Künsten und Wissenschaften, Sitten, Religionen, National-Charakteren und Denkarten bekannt machen, dergestalt daß wir geschickt werden, die von ihnen auf uns gekommenen Werke gründlich zu verstehen und mit Einsicht in ihren Inhalt und Geist, mit Vergegenwärtigung des altherkömmlichen Lebens und Vergleich des spätern und des heutigen zu geniessen.* »

<sup>53</sup> Fr. A. Wolf, *Vorlesung über die Encyclopädie der Alterthumswissenschaft. Einleitung in die Alterthumswissenschaft*, pp. 4 et 5.

Dans ce qu'il appelle « introduction », Fr. A. Wolf commence par analyser le concept d'encyclopédie et par s'interroger sur le nom à donner à sa science. Après quoi, il définit cette science. Ainsi, il détermine ce qu'est la science de l'Antiquité, en indique l'étendue et les subdivisions, et puis, pour terminer, il se prononce sur sa « valeur » ou encore sur son utilité. Il appert ici clairement que l'intention de Fr. A. Wolf est d'établir sa discipline, la science de l'Antiquité, comme une discipline autonome. En ce qu'il définit la science de l'Antiquité en tant qu'une unité organique en harmonie avec une « finalité commune », Fr. A. Wolf en fait une science autonome et la hisse « au digne rang d'une science philosophico-historique bien ordonnée » (« [...] *zu der Würde einer wohlgeordneten philosophisch-historischen Wissenschaft emporzuheben* »)<sup>54</sup>. Fr. A. Wolf voit sa légitimité dans son utilité : les études de l'Antiquité contribuent « à la formation harmonieuse de l'esprit et de l'âme » (« *Geist und Herz gleichmäßig ausgebildet* »)<sup>55</sup>. Elles permettent aux individus « d'éduquer et d'exercer leurs dispositions naturelles, d'élargir leurs connaissances grâce à un savoir digne d'être su, d'aiguiser leur sens de la vérité, d'affiner leur jugement sur le Beau, de donner des règles à l'imagination et de la tempérer, d'éveiller toutes les facultés de l'âme par des tâches attrayantes et de les former à l'équilibre »<sup>56</sup>. Dans cette perspective, les activités formelles, à savoir l'acquisition des deux langues, le grec et le latin, ainsi que l'herméneutique et la critique sont très formatrices. Or, étant donné que les conditions intellectuelles (« créatrices » et « originales ») n'ont jamais été aussi parachevées que chez les Grecs, le caractère exemplaire de leur civilisation devint comme un préalable à toute approche de l'Antiquité. Telle est la base de ce que l'on nomme le néo-humanisme de Fr. A. Wolf.

Ainsi, c'était l'*humanitas* de l'Antiquité, qui vit le jour pour se mesurer avec le « monde », l'idéal de la perfection formelle, qui aspirait à « l'élévation parachevée de toutes nos forces intellectuelles et spirituel-

<sup>54</sup> Fr. A. Wolf, *Darstellung der Alterthumswissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Wert*, p. 5.

<sup>55</sup> Fr. A. Wolf, *Vorlesung über die Encyclopädie der Alterthumswissenschaft. Einleitung in die Alterthumswissenschaft*, p. 9.

<sup>56</sup> Fr. A. Wolf, *Darstellung der Alterthumswissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Wert*, pp. 139-140 : « [...] ihre Anlagen zu erziehen und zu üben, ihre Kenntnisse durch Wissenswürdiges zu erweitern, ihren Sinn für Wahrheit zu schärfen, Ihr Urtheil über das Schöne zu verfeinern, ihrer Phantasie Maafß und Regeln zu geben, die gesammten Kräfte der Seele durch anziehende Aufgaben und Behandlungsarten zu wecken und ins Gleichgewicht zu bilden. »

les »<sup>57</sup>. La maîtrise des langues anciennes, du grec surtout, non plus du latin, devint d'une part « d'une façon générale [...] un moyen pour le perfectionnement de nos concepts et d'éclaircissement de la pensée », d'autre part, une voie pour la floraison des énergies qui sommeillaient. C'est à partir de ces présupposés que s'effectua le passage de la « philologie » à la « science de l'Antiquité » : le passage de la connaissance des mots anciens à la connaissance de toute l'humanité antique, le passage des textes littéraires comme sources de la consolation de l'âme et de la jouissance esthétique à ces monuments et reliques de l'Antiquité à la base de la connaissance, quoique à une place absolument privilégiée par rapport aux autres.

Or, le concept de *Bildung*<sup>58</sup> est, par là même, la « finalité commune » qui soude les diverses disciplines disparates dans le *tout organique* que constitue la science de l'Antiquité, laquelle correspond, pour cette raison, à l'idéal de la *Bildung*, tel qu'il avait été formulé par les contemporains de Fr. A. Wolf, au nombre desquels il faut citer ses amis Goethe et W. von Humboldt. Fr. A. Wolf fit, du reste, partie en 1809 avec ce dernier et avec Johann Wilhelm Süvern de la « Députation pour la culture et pour l'enseignement public », dont le but était d'obtenir du ministère de l'Intérieur la réforme scolaire élaborée dans ses grandes lignes par J. W. Süvern lui-même dans l'esprit de la formation formelle (*formale Bildung*). Même si une telle réforme ne fut jamais totalement réalisée, la contribution de Fr. A. Wolf n'est certainement pas étrangère au fait que l'étude de l'Antiquité reçut une place prépondérante dans la formation de la nouvelle génération.

---

<sup>57</sup> Sur cette idée de Fr. A. Wolf, qui subissait l'influence de J. J. Winckelmann, voir B. Bravo, « L'enciclopedia di August Böckh », p. 174 *sq.*, dans : *Annali della scuola normale superiore di Pisa*, série III, vol. XVI, 1, Pisa, 1986, pp. 171-204.

<sup>58</sup> Notons qu'à la différence de l'anglais ou du français qui n'ont que le terme « education/éducation » et l'utilisent dans un sens extensif, l'allemand a la particularité d'avoir deux termes : *Bildung* et *Erziehung*. Le terme *Bildung* a les trois sens suivants : formation, instruction/culture et éducation. Il veut donc dire à la fois le savoir et les compétences acquises en différents domaines, y compris la maîtrise des convenances sociales, et le processus par lequel un être humain acquiert ce savoir et ces compétences par l'éducation (*Erziehung*) et par la formation (*Ausbildung*). Mais le concept de *Bildung* peut également signifier la façon dont un individu parachève ses dispositions naturelles, se forme sur le plan spirituel et, partant, accède au monde des valeurs. Il s'agit alors d'une formation intérieure (*innere Bildung*). — Sur l'origine du terme *Bildung* et sur l'histoire de ses différentes acceptions, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à une notice que nous avons rédigée sur ce terme (Annexe D, pp. 481-482) pour le volume d'Edith Stein intitulé *La femme*, volume introduit, traduit et annoté par nos soins (Paris, Éd. du Cerf-Ad Solem-Éd. du Carmel, 2008).

Cela étant posé, comme l'indique A. Garzya dans son introduction<sup>59</sup>, la nouvelle science s'organise selon Fr. A. Wolf en tant que science tant des individus que des nations ; comme « historique », dans la mesure où elle repense la « démarche intellectuelle d'une nation », et comme philosophique, dans la mesure où elle y cherche des raisons. La première raison est cependant déjà donnée en elle au début et réside dans l'apparition archétype de l'Antiquité : « classique » (et étranger à ce qui est romain) est le peuple grec, « classique » l'Antiquité classique : on ne doit pas connaître un peuple parmi d'autres, mais le peuple par excellence, le peuple porteur de « la nature de l'être humain dans sa force et dans son orientation originaires »<sup>60</sup>. Du fait que la première raison est donnée, le reste est en quelque sorte fixé une fois pour toutes : les antiquités de Fr. A. Wolf — physico-géographiques, civico-politiques, militaires, religieuses, éthiques — sont la mise au point d'autres réalités parvenues pour toujours à leur terme. Fr. A. Wolf procède de manière analogue dans l'herméneutique : il y a le moment historico-critique (analyse, explication des paroles, des allusions à diverses réalités, des sens allégoriques éventuels, etc.), et il y a le moment philosophique qui doit éprouver de nouveau la « vérité » inhérente à la pensée. Le philosophique paraît, de son côté, déboucher sur le religieux ou aller au delà. Fr. A. Wolf emboîtait là le pas à W. von Humboldt pour qui une sorte d'expérience mystique serait suscitée par le contact avec les Grecs : « Même si toutes les autres sections de l'histoire nous enrichissent par les sens et par l'expérience, nous puisons dans notre considération des Grecs quelque chose qui se situe au-delà d'ici-bas, qui s'apparente au divin »<sup>61</sup>.

En conclusion, Fr. A. Wolf, malgré ses grands mérites, se situe encore en deçà de cette nette distinction entre philosophie et philologie, qui sera la base de la nouvelle compréhension des faits humains. Ainsi, comme nous allons le montrer lorsque nous en viendrons à la conception boeckhienne de la philologie, il en va tout autrement de la conception de la philologie de son disciple, A. Boeckh, pour qui la philologie est à la fois « science » et « art » et historisation du connu perçue comme la forme la plus élevée de la vie humaine. Il n'y avait rien d'éton-

<sup>59</sup> A. Garzya, « Introduzione », pp. 16-17.

<sup>60</sup> Fr. A. Wolf, *Darstellung der Alterthumswissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Wert*, p. 69.

<sup>61</sup> W. von Humboldt, *Von dem griechischen Charakter überhaupt und der idealischen Ansicht desselben insbesondere*, p. 73, Francfort-sur-le-Main, 1957 (cité dans A. Garzya, « Introduzione », p. 17).

nant à cela, si l'on songe au fait que A. Boeckh, outre son amitié avec Hegel, était influencé par l'idéalisme sous ses diverses formes. Dès le début, A. Boeckh s'était en effet acclimaté à l'atmosphère berlinoise qui était imprégnée de la *Wissenschaftslehre* de J. G. Fichte, de la science herméneutique de Fr. D. E. Schleiermacher, de la méthode historico-juridique de Fr. K. von Savigny, et enfin, de l'enseignement de Hegel (1818-1831). Schelling ne vint que plus tard à Berlin, mais lui aussi était bien présent à l'esprit de A. Boeckh, entre autres avec ses *Vorlesungen über die Methode des akademischen Studiums* publiées en 1803<sup>62</sup>.

Voilà pourquoi, au demeurant, dans son *Encyclopédie*<sup>63</sup>, A. Boeckh, qui avait assisté à la leçon de Fr. A. Wolf<sup>64</sup>, commence par réfuter de manière polémique l'*Alterthumswissenschaft* (ou *Altertumskunde*) de Fr. A. Wolf : « Wolf suppose les disciplines déjà définies au lieu de commencer par les ramener à une définition commune, par les en déduire et par les reconstruire. Cela révèle ici une totale incapacité — pas inhabituelle chez les philologues — de forger des concepts. »<sup>65</sup>, et A. Boeckh de conclure : « Les points essentiels, une fois découverts grâce à une démarche rigoureusement scientifique, doivent être mis en évidence et représentés de telle façon qu'il en résulte toujours clairement l'unité du général et du particulier, la vie du particulier dans le général. C'est de la sorte seulement que peut être organisée la science, ce qui ne se produit pas avec le système de Fr. A. Wolf. Son ouvrage sur l'encyclopédie révèle le connaisseur pratique de cette science, le virtuose dans l'art philologique et l'homme plein d'esprit ; mais nous ne pouvons lui donner notre assentiment en ce qui concerne l'organisation de cette science. »<sup>66</sup> Ainsi donc, à la distinction première, — « la philosophie est l'acte de connaître originaire, γιγνώσκει, la philologie est un re-reconnaître : ἀναγιγνώσκει »<sup>67</sup> —, A. Boeckh en ajoutait une seconde : la philologie est à la fois totalité et pluralité, science du général et du particulier, du détail et de la synthèse<sup>68</sup>.

<sup>62</sup> Sur la forte influence de Schelling sur A. Boeckh dans le domaine philosophique, voir B. Bravo, « L'enciclopedia di August Böckh », p. 177.

<sup>63</sup> A. Boeckh, *Encyclopédie*, § 8, pp. 89–94 (éd. allde, § 8, pp. 37–44).

<sup>64</sup> À ce sujet, voir H. Patsch, « Friedrich August Wolf und Friedrich Ast : *Die Hermeneutik als Appendix der Philologie* », p. 77, dans : U. Nassen (éd.) : *Klassiker der Hermeneutik*, Paderborn, München, Vienne, Zürich, 1982, pp. 76–107.

<sup>65</sup> A. Boeckh, *Encyclopédie*, § 8, pp. 91 (éd. allde : pp. 40–41).

<sup>66</sup> A. Boeckh, *Encyclopédie*, § 8, pp. 94 (éd. allde : pp. 43–44).

<sup>67</sup> A. Boeckh, *Encyclopédie*, § 3, p. 64 (éd. allde : § 3, p. 16) : « *die Philosophie erkennt primitiv, γιγνώσκει, die Philologie erkennt wieder, ἀναγιγνώσκει* ».

<sup>68</sup> À ce sujet, voir D. Lassaïgne, « La querelle des choses et des mots au XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'analyse historique », p. 3, dans : *op. cit.* note 44, p. 22.

Par ailleurs, A. Boeckh reprend avec une force renouvelée le concept de philologie, n'ancrant point son caractère typique dans le champ d'application (le « classique » selon Fr. A. Wolf), mais dans l'instance méthodique qui s'adapte à tout (par exemple, à l'art plastique également en tant que « création » de l'esprit humain, et à n'importe quel peuple) : « [...] si la philologie était l'étude de l'Antiquité. De même donc que cette opinion n'est pas fondée sur la signification effective de ce terme, de même elle n'embrasse pas du tout non plus toutes les visées qui ressortissent effectivement à la philologie. Car n'est-il pas clair d'un point de vue empirique qu'ont une visée philologique tous ceux qui s'occupent, par exemple, de littérature italienne ou anglaise ou encore de la littérature et de la langue de n'importe quel autre peuple pour se borner présentement à parler de la langue et de la littérature ? [...] Étant donné que toute forme de critique et d'interprétation relèvent effectivement de la philologie, et que le travail formel du philologue se ramène complètement à celles-ci, comme il apparaîtra plus loin, la philologie ne saurait être limitée à l'étude de l'Antiquité, parce que ces fonctions-là concernent aussi l'étude de l'époque moderne. En outre, le concept de l'étude de l'Antiquité n'est pas un concept scientifiquement clos. Pour la science, l'ancien et le nouveau sont des faits contingents ; cette délimitation "temporelle" est effectuée par commodité pratique, et les limites fixées à la définition du concept doivent donc être considérées comme purement arbitraires. La dénomination de science de l'Antiquité recouvre un agrégat de toutes sortes de savoir. Tout ce qu'elle peut enseigner relève de n'importe quelle autre science ; c'est pourquoi, si nous n'établissons pas sur d'autres bases la définition du concept de philologie, nous ne serons pas du tout en mesure de la différencier des autres sciences, sachant qu'une telle différenciation ne saurait résider dans le concept d'Antiquité en tant qu'il s'agit d'un concept secondaire. En outre, l'époque antique n'est pas non plus compréhensible sans l'époque moderne comme son complément ; personne ne peut arriver à pénétrer l'idée d'Antiquité sans avoir une vision de l'époque moderne, ainsi que le démontrent d'innombrables exemples. Réduire la philologie à l'étude de l'Antiquité grecque et romaine est pareillement arbitraire, et ces qualificatifs ne peuvent, par conséquent, être accolés à ce concept ; une telle réduction est insoutenable ne serait-ce qu'en égard à l'existence d'une philologie hébraïque, indienne, chinoise, orientale en général. Si grandiose et si insigne que soit la civilisation grecque et romaine, le concept de philologie ne saurait cependant

se laisser réduire à elle ; il ne pourra être défini que par quelque chose qui recouvre véritablement l'activité philologique. »<sup>69</sup>

Ainsi donc, avec A. Boeckh, l'Antiquité devient un simple modèle d'analyse susceptible d'être étendu au domaine moderne, et si, dans son encyclopédie, A. Boeckh estime tout de même « naturel de se limiter à la seule Antiquité »<sup>70</sup> (« *wie natürlich es ist, sich gerade auf das Altertum zu beschränken* »), c'est tout simplement parce que, à ses yeux, « ce qui est classique est digne d'être connu de préférence aux autres domaines et parce que la civilisation des Grecs et des Romains est le fondement de toute notre culture »<sup>71</sup>.

En conclusion, si, comme le note à juste titre D. Lassaïgne<sup>72</sup>, « Boeckh peut légitimement être reconnu comme le “fondateur” de la philologie classique », en ce sens qu'à la différence de Fr. A. Wolf, sans lequel son *Encyclopédie* n'aurait cependant jamais vu le jour, « il donne son statut et sa légitimité à une discipline qui, jusqu'alors, se confondait avec la philosophie », il ressort à la lecture de ces lignes extraites de son *Encyclopédie* que A. Boeckh peut en même temps être à bon droit également considéré comme « le concepteur d'une théorie moderne de la philologie ».

#### IV. La conception de la philologie selon Fr. Ast dans son *Grundriss der Philologie* et sa critique par A. Boeckh :

A. Boeckh ne fut cependant pas le seul à s'engager dans la voie frayée par Fr. A. Wolf dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et à s'employer à édifier « une encyclopédie philologique ». Ainsi, en 1808, Friedrich Ast publia deux ouvrages dont le premier était conçu comme une partie du second, mais qui, pour des raisons techniques liées à l'impression, parut seul en définitive sous le titre *Grundlinien der Grammatik, Hermeneutik und Kritik und Grundriss der Philologie*. L'ensemble du travail devait être intitulée *Enzyklopädie der philologischen Wissenschaften*.

<sup>69</sup> A. Boeckh, *Encyclopédie*, §1. 1, pp. 53-54 (éd. allde : pp. 5-6).

<sup>70</sup> A. Boeckh, *Encyclopédie*, § 4, p. 70 (éd. allde : § 4, p. 21).

<sup>71</sup> A. Boeckh, *Encyclopédie*, § 4, p. 70 (éd. allde : § 4, p. 21) : « [...] weil das Klassische vorzüglich wissenschaftlich und die Kultur der Griechen und Römer die Grundlage unserer gesamten Bildung ist. »

<sup>72</sup> D. Lassaïgne, « La querelle des choses et des mots au XIX<sup>e</sup> siècle ... », p. 2, dans : *op. cit.* note 44, p. 22.